

# Une visite au "Nouveau Vienne"

Autor(en): **A. de M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **18 (1930)**

Heft 334

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259977>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

### III. Une visite au « Nouveau Vienne »

Le programme du Congrès de Vienne comprenait une série de visites aux musées, monuments historiques et institutions sociales; mais, comme déléguées responsables, nous étions retenues dans la salle des séances, et nous voyions partir avec regret les autocars qui, chaque matin, emmenaient les visiteuses. Le samedi après-midi nous eûmes la surprise d'une invitation à une promenade dans ce qu'on appelle le « nouveau Vienne », grâce à une aimable Viennoise dont le mari, haut fonctionnaire, est un ami personnel du bourgmestre; elle avait compris notre regret de passer à côté d'un enseignement précieux, et avait pu obtenir pour nous, c'est-à-dire sept Suisses et trois déléguées d'autres pays, des facilités spéciales; elle-même et son mari nous accompagnèrent. Le bourgmestre avait mis à notre disposition trois automobiles découvertes; les kilomètres ne nous étaient pas mesurés, ce qui permit à notre Mentor de nous faire passer par tous les quartiers ouvriers intéressants, et de nous montrer les créations de l'administration social-démocrate de la ville.

L'impression qui se dégage de cette promenade est celle d'un voyage au pays des miracles: pendant quatre heures d'horloge, nous vîmes de belles choses dans les quartiers prolétaires. L'architecture moderne y déploie ses ressources artistiques et techniques; les sculpteurs y ont exécuté maints travaux — et nous savons que le travail sur commande est une condition de vie pour l'art plastique — les architectes de jardins et les horticulteurs y ont réalisé leurs rêves. Partout, sur les balcons fleuris et aux fenêtres des nouvelles cités-maisons, nous vîmes des figures d'hommes et de femmes propres et saines. Mais suivons notre itinéraire du 31 mai.

Pour commencer, on nous montra la crèche centrale (*Kinderübernahmestelle*) créée en 1925, qui contient 200 lits d'enfants. C'est un refuge pour tous les orphelins et les enfants totalement ou momentanément abandonnés, recueillis par les assistantes de la prévoyance sociale. On n'y accepte que des enfants bien portants, les malades étant immédiatement dirigés sur l'hôpital voisin du refuge. Il s'agit pour eux d'un temps de quarantaine, pendant lequel ils sont à l'abri de tout contact avec leur ancien milieu, alors que des infirmières les étudient et les surveillent. Après les trois semaines réglementaires du temps d'incubation possible pour des maladies contagieuses, ils sont dirigés sur d'autres maisons d'éducation, ou dans des familles, selon les besoins de chaque cas spécial. La maison est admirablement aménagée; au sous-sol, bains et salle de désinfection, où l'enfant laisse ses vêtements, et d'où il sort, équipé à neuf, pour entrer dans son « boîte », car c'est dans des boîtes de verre qu'habitent les petits pensionnaires,

les aînés par famille de 12, les plus petits par groupes de 5 et 6, les nourrissons chacun dans un petit boxe personnel. Les enfants au sein sont admis avec leur mère, et la surveillance de ces jeunes mamans est rendue facile par la transparence des parois. Trois divisions sont établies: nourrissons, bébés se mouvant à 4 ou à 2 pattes, âge préscolaire et âge scolaire. Comme la maison contient 3 cages d'escaliers, il est possible de loger en même temps plusieurs équipes d'enfants entrés à des dates différentes, sans qu'ils risquent pour cela de se communiquer des maladies. Le jardin aussi est divisé. Une femme-médecin dirige le service sanitaire, et dès qu'un enfant tombe malade, il est transféré à l'hôpital par un corridor souterrain. Des jeux et des leçons, en chambre et au jardin, occupent les enfants. Tout est disposé avec le plus grand soin, les matériaux sont de première qualité, on est tenté de parler de luxe. La journée de pensionnaire revient à 6 sch. 50.<sup>1</sup>

Beaucoup d'enfants ayant atteint l'âge scolaire sont transférés à Wilhelminenberg, ancien château royal, dans un parc magnifique, et transformé en une maison-école qui héberge temporairement les cas difficiles, les psychopathes. Le plus souvent, le changement complet de milieu permet à ces petits malheureux de perdre leurs habitudes inquiétantes. Là encore on les étudie sans trop intervenir. Seul le directeur connaît leurs antécédents; le personnel aborde l'enfant sans idée préconçue, ce qui, paraît-il, facilite le diagnostic et le pronostic de chaque cas. Autant que possible, l'enfant ainsi préparé ne sera pas éduqué dans un internat, mais dans une famille. Nous n'eûmes pas le temps de pousser jusqu'à Wilhelminenberg, nous tenons ces renseignements d'une de nos collègues et de notre guide.

Quittons les enfants abandonnés pour voir comment, dans le nouveau Vienne, on prévient les misères. La grande réforme du gouvernement concerne le logement. Après la guerre, la crise des logements était devenue suraiguë, les maisons locatives populaires tombaient en ruines, le dénuement et le manque d'hygiène minaient le peuple. Il fallait des mesures radicales et l'on a bien fait les choses. On décida de créer 100.000 appartements petits et moyens; on maintint artificiellement les loyers à un taux très bas, assimilant ainsi les immeubles locatifs au capital disparu du fait de l'inflation, et on établit un système fiscal spécial qui procura à la ville les fonds nécessaires à la construction en grand. (Je renvoie le lecteur à la brochure de Robert Danneberg: *La Municipalité social-démocrate de Vienne*, «l'Eglantine», Bruxelles). Jusqu'à ce jour,

<sup>1</sup> Le schilling autrichien vaut actuellement à peu près 0 fr. 74 suisses. (Réd.)

## VARIÉTÉ

### La femme valaisanne

N. D. L. R. — *A la demande de quelques-uns de nos abonnés, nous publions ci-après quelques extraits de l'étude si copieusement documentée que M. M. Gabbud, rédacteur du Confédéré (Martigny), a apportée à la récente Assemblée générale de l'Association pour le Suffrage, à Sion. Au moment où, les vacances s'approchant, bien des yeux sont fixés sur le beau canton montagnard, ces détails sur la vie si rude et difficile de tant de femmes feront mieux comprendre toutes les difficultés que rencontre là-bas notre propagande féministe; et qui sait? permettront peut-être à quelques-uns de nos lectrices d'entrer en relations, en meilleure connaissance de cause, avec celles qui peinent avec tant de vaillance, dans chacun des bourgs, dans chacun des villages, de ces vallées.*

... Quand en 1923 l'Association suisse pour le Suffrage féminin tint sa semaine de vacances féministes à Salvan, on pouvait dire que le mouvement féministe trouvait en Valais un terrain impeccablement vierge. Ce n'est plus tout à fait le cas aujourd'hui, bien que le domaine cultivé, comparé à l'étude des conquêtes à faire, soit un peu dans la proportion d'un petit jardin, d'une infime oasis, en face de l'immensité du désert. Le cours de vacances féministes de Salvan a été répété deux ans plus tard aux Mayens de Sion; dans nos petites villes, les apôtres les plus éloquents et les plus convaincues du féminisme ont donné à diverses reprises, en particulier l'an passé, au moment de la cueillette des signatures pour la pétition suffragiste, des conférences suivies avec beaucoup d'intérêt

par des auditoires nombreux et sympathiques, masculins et féminins. Ces conférences de propagande et de vulgarisation ont inspiré des réflexions et des discussions sérieuses jusqu'en des milieux où naguère on accueillait les aspirations des premières suffragettes, comme à l'époque de Mrs. Pankhurst en Angleterre, par des ricaneurs et l'étalage de toutes sortes d'objections sans fondement et cent fois réfutées. Enfin, la propagande faite en faveur de l'Exposition de la *Saffa*, brillamment réussie grâce à une vaste collaboration fraternelle des diverses classes féminines, et la pétition électorale qui l'a suivie, ont popularisé les revendications féminines dans le gros public, qui les envisage d'un tout autre œil que naguère, soit avec moins de défiance et moins de méchante ironie.

Si ce gros public n'est cependant pas converti (car il ne faut pas se faire d'illusions en Valais, après les cuisants échecs électoraux essayés dans des cantons plus hardiment novateurs que le nôtre), ce gros public se familiarise néanmoins peu à peu avec ces revendications, dont il doit admettre qu'elles sont raisonnables. Des préventions tombent. On se fait une idée plus exacte d'aspirations qui ont pour elles l'équité et la logique.

Mais ce n'est pas l'homme qui est le plus difficile à convaincre et à convertir au féminisme. C'est peut-être la femme qui, chez nous, reste le plus réfractaire au mouvement de libération civique de son siècle, si paradoxale que puisse paraître cette affirmation basée sur l'expérience. Dans les diverses classes de la société, dans la classe aristocratique et cultivée, autant que dans la classe bourgeoise moyenne, et dans la classe ouvrière, il y a certainement, à

on a bâti des cités-maisons pour 35.000 ménages, et d'ici un an 30.000 nouveaux appartements seront habités. Notre voyage nous conduisit au *Karl-Marxhof*, une cité longue de plus d'un kilomètre, d'une architecture remarquable, due à l'architecte Ehnn. Malgré la simplicité des lignes, il n'y a là aucune monotonie, et la conception monumentale de l'édifice écarte toute idée de caserne. Des teintes spécialement heureuses harmonisent les divers corps de bâtiment en un accord qu'on rêve de voir traduit dans la vie sociale de ses nombreux habitants. Le jardin intérieur est conçu dans le même style noble et calme.

La loi sur les constructions, qui a régi toutes les constructions municipales, interdit l'utilisation de plus de 35 % du terrain pour les bâtiments, les 65 % restant doivent être affectés aux jardins et aux places de jeux. Aucun appartement ne doit avoir vue sur une cour intérieure; partout l'air libre a accès aux fenêtres. Aucun corridor ne doit desservir plus de 4 appartements, et il doit y avoir des escaliers en suffisance pour que le locataire se sente chez soi. Evidemment, il a fallu construire en hauteur, mais les inconvénients des agglomérations de ménages sont ainsi réduits au minimum. Nous n'avons pas vu l'intérieur de ces appartements, mais au dire des gens compétents, ils sont bien compris, chaque appartement, même le plus petit, comprenant une antichambre, une cuisine moderne avec eau courante et une toilette. La superficie minimale est de 40 m<sup>2</sup> par appartement, puis, pour chaque chambre en plus, de 48 m<sup>2</sup>, 55 m<sup>2</sup>, etc. Les loyers varient de 15 à 30 schillings par mois. Les cités de plus de 300 appartements ont leur propre installation de bains, un jardin d'enfants, une lessiverie centrale. Nous avons vu celle du *Karl-Marxhof*, le modèle d'une installation rationnelle. Chaque locataire a le droit de l'utiliser une fois toutes les quatre semaines, de laver son linge dans une cabine privée, la cuisson du linge étant faite dans des machines à laver actionnées à l'électricité et surveillées par un mécanicien; essoreuse, séchoir à air chaud, machine à calendrer, machine à humecter, et repasseuse électrique permettent à la ménagère de faire sa lessive en une demi-journée, pourvu qu'elle ait trempé son linge la veille dans une eau de savon. On se demande seulement si, avec des jours de lessive aussi espacés, ces familles disposent de trousseaux suffisants pour chacun de leurs membres? Les cuisines ne sont pas arrangées pour laver, et les savonnages de linge de bébés peuvent se faire tous les jours à la lessiverie centrale, moyennant une petite finance. Dans certaines cités se trouvent des offices de conseillères maternelles; dans d'autres des cliniques dentaires, des coiffeurs, même des restaurants, mais sans débit d'alcool. Des inspecteurs et inspectrices visitent régulièrement les appartements, ce qui offre une

garantie pour le maintien de l'ordre et de la propreté; on nous a assuré que le seul fait de ces installations vraiment pratiques et jolies transforme les mauvaises habitudes des locataires et qu'il est rare qu'on doive intervenir pour cause de négligence. Les premières cités ont été terminées en 1920, de sorte qu'on peut parler d'expérience. Tous les bâtiments ne nous ont pas paru également avenants; on a essayé de plusieurs styles; les quartiers aussi sont plus ou moins sympathiques, mais la majorité des constructions frappent par leur bien-facture et la beauté de leur ligne.

Nous passâmes devant un nombre étonnant de ces cités, puis on nous fit entrer dans un des grands jardins d'enfants, où l'on peut lire au-dessus de la porte cette devise: *A l'enfant, beauté et joie*. Le visiteur enfille des babouches, comme jadis à l'entrée des palais royaux. Tout brille de propreté, depuis le local qui sert aux petits arrivants à se laver les mains et à se brosser les dents, à mettre des fourreaux blancs marqués à leur insigne personnel, jusqu'aux salles de jeux, grandes, aérées, délicieusement meublées, chacune d'une couleur pareille à celle du vestiaire qui en relève. L'enfant est ainsi guidé par la couleur, et quoique ne sachant pas lire, il retrouve quand même ses objets, qui sont brodés aux couleurs de sa classe et de son insigne: ainsi, l'enfant de la classe bleue trouvera au vestiaire dont la porte est ornée d'une fleur bleue, son tablier, sa serviette, sur lesquels son insigne, par exemple un papillon, est brodé en bleu; on évite ainsi l'emploi des mêmes objets par plusieurs enfants. Des nattes, sur pieds de 10 cm. environ, servent au repos après le dîner; la plupart des petits passent toute la journée au jardin d'enfants. On y fait des cures d'air et de soleil, et une piscine permet des bains en plein air. La ville a ouvert, il y a quelques semaines, son 100<sup>me</sup> jardin d'enfants. Une minime finance est prélevée: 10 groschen par enfant et par semaine (le groschen vaut 0,07 c. suisses); les repas coûtent 10 et 50 gr. Dans le bâtiment qu'on nous a montré, nous avons été frappés par le goût exquis des décorateurs.

Notre dernière visite fut pour les bains publics: d'abord une piscine en plein air, chauffée à 22°, entourée de cabines et de plateformes suffisamment larges pour permettre les bains de soleil et la vie de plage. Enfin, nous fîmes un tour dans l'*Amalienbad*, malgré l'encombrement du samedi soir. C'est un immense bâtiment dans un quartier populaire, achevé en 1926, qui contient 30 km. de tuyaux, une piscine couverte de 33,5 sur 12,5 m., avec vestiaires pour 540 personnes. Aux étages supérieurs se trouvent toutes les espèces de bains imaginables: vapeur, radium, fango, lumière, douches, massages, etc. Les bains médicaux et les traitements électriques

mon avis, plus de féministes masculins que de féministes féminins.

... Il est bien facile de comprendre pourquoi les Valaisannes du peuple ne se sont guère souciées jusqu'ici du mouvement féministe. *Primo vivere — deinde philosophari*. Plus solidement, plus impitoyablement que le compagnon de son existence, la femme du paysan est rivée à la glèbe et à son foyer par les nombreuses obligations et servitudes de ses devoirs de la vie domestique. Il n'est pas question de donner, même quelques notions élémentaires de connaissances civiques aux grandes élèves des dernières années de scolarité dans la plupart des écoles primaires. Il en est très probablement de même dans les écoles secondaires et spéciales. Il existe encore des parents qui, plus ou moins convaincus que l'instruction est bonne et même nécessaire pour les garçons, en tout cas s'ils sortent de la maison, doutent fort que cette même instruction soit de quelque utilité pour les jeunes filles. A quoi bon en faire des savantes? Pour faire la soupe à son mari, lui rapetasser les culottes, bercer la marmaille, il n'est pas nécessaire d'en tant savoir, dit-on encore couramment.

... Je ne suis nullement enclin à faire le procès du sexe laid, loin de là, mais on est forcé de reconnaître que, chez trop d'hommes, existe un égoïsme que je veux bien croire inconscient. La campagnarde, berceau sur la tête, ou un mioche sur le dos, suit son mari aux champs, après avoir fait son ménage à la hâte, et en n'y consacrant pas tout le temps qu'exigerait cette besogne essentielle à la prospérité de la famille. Comme son mari, elle laboure, fossoie, partage la plupart des gros travaux. Là où les céréales se

coupent à la faucille, c'est en bonne partie l'œuvre des femmes. Au retour, pendant que le mari jouit d'un repos, bien gagné sans doute, à l'ombre d'un arbre du verger, fumant sa pipe, tout en devisant avec le voisin ou en lisant son journal, la femme harassée n'a pas de répit. Elle trime autour de ses marmites, court de la cuisine à la fontaine et à l'écurie; elle doit tout préparer à la fois, la provende pour les bestiaux, le repas de son homme et de ses enfants. Si le paysan ne connaît pas au fort de l'été, à la saison des foins, des moissons, et des semailles, la journée rigide de huit heures, réclamée par les ouvriers d'usine et d'atelier, la femme du paysan, elle, doit faire chaque jour bien des heures supplémentaires, sans espoir d'une augmentation de paie. Son salaire à elle, c'est de voir ses rejetons prospérer; c'est aussi la reconnaissance de son mari s'il est raisonnable, et il l'est heureusement en général.

Le chef de famille s'absente fréquemment pendant la bonne saison; il travaille au dehors, à l'usine, à la vigne, sur la montagne, où il s'est engagé pour la saison d'été afin d'y gagner un salaire qui aidera la famille à passer commodément le long hiver et les mois de chômage. La femme reste seule au village pour soigner les gosses, faire les foins, etc. Les besognes les plus disparates doivent être menées de front. Combien d'entre ces laborieuses et débrouillardes *veuves de paille*, comme on les appelle, sont, par une belle matinée, parties pour les champs avant l'aube, quittant furtivement la maison comme des prisonnières qui s'évadent, pendant que les enfants sont encore plongés dans le pays des rêves.

ne sont donnés que sur ordonnance du médecin de l'établissement, qui, le lundi et le dimanche après-midi exceptés, est à la disposition des baigneurs. Les prix, extrêmement modiques, ne couvrent pas entièrement les frais d'exploitation; les abonnements rendent les bains accessibles à toutes les bourses. Aussi les bains municipaux furent utilisés en 1927 par près de 9 millions de personnes. Dans les parcs — le nombre des parcs publics va croissant — on aménage des bassins d'eau, où les enfants s'ébattent en été. Nous avons été frappées du grand nombre de beaux enfants du peuple; les figures minables des grandes villes sont certainement plus rares que dans d'autres villes de même importance.

La municipalité dépense beaucoup, sans compter; rien n'est ni trop bon ni trop beau pour le peuple. Pour l'instant, on ne s'occupe que de ceux qui n'ont jamais rien possédé, on apporte de la beauté à ceux qui n'en ont jamais eu, nous dit notre guide. Il admet que la bourgeoisie souffre du régime fiscal, que la construction privée est arrêtée, que les propriétaires d'immeubles sont dans de bien mauvais draps, mais la crise d'après guerre ne laissait pas de doute sur le chemin à suivre. Déjà maintenant on édifie une cité-maison à appartements d'un genre différent, en vue de locataires du monde intellectuel. A notre question si les appartements neufs sont réservés aux seuls socialistes, il fut répondu que tel n'était pas le cas; mais nous avons appris par des personnes parlant d'expérience, que, pratiquement, il faut être inscrit à ce parti pour avoir une chance d'être choisi dans la foule des demandes, qui dépassent encore de beaucoup les possibilités.

L'avenir dira si une socialisation aussi étendue reviendra trop cher à la ville; s'il est possible, sans dommage pour la communauté, de saper l'initiative privée, et d'étrangler par des impôts exagérés certaines entreprises. Ce qui est réalisé aujourd'hui est une œuvre grande, durable et digne de notre admiration.

A. DE M.

## De-ci, De-là...

### Une nouvelle carrière féminine.

Nous apprenons avec grand plaisir que le Tribunal civil de Bâle vient de nommer au poste de greffier substitut de ce Tribunal M<sup>lle</sup> Ruth Speiser, Dr en droit et notaire à Bâle. Le poste de greffier à Bâle, comme dans d'autres cantons de Suisse allemande, croyons-nous, et comme au Tribunal Fédéral en tout cas, exige en effet des connaissances juridiques spéciales, ce greffier ayant la responsabilité de la rédaction souvent délicate des jugements du Tribunal.

Toutes nos félicitations vont à M<sup>lle</sup> Speiser, qui, après avoir

Des andains sont alignés à la hâte, des javelles sont liées en grand nombre par l'ouvrière diligente, qui ne perd pas un instant. La matinée est finie. Au retour, la mère inquiète trouve les petits pleurant dans leurs lits; elle calme les pauvrets angoissés, avec un cornet de fraises des bois ou un *barlat* de cerises noires. Les larmes s'éteignent promptement dans le giron maternel! Une femme de mon village, ancienne institutrice d'autrefois, qui enseignait à l'époque des salaires extrêmement bas, où les modestes retraites n'étaient pas connues, a fauché tout une matinée, à l'âge de 85 ans, la veille de sa mort subite. C'est ce qui peut s'appeler une vie de labeur bien accomplie jusqu'au bout.

Dans quelques villages de montagne où la vie est particulièrement dure pour tout le monde, les femmes sont astreintes aux mêmes travaux que les hommes, à des besognes invraisemblables. Crampons aux pieds, à la sortie de l'hiver, quand la disette de fourrage se fait sentir, les paysans se hasardent dans les rochers pour y happer à la courte faux les touffes de foin sauvage (*festuca ovina*). C'est dangereux. Dans la vallée de Salvan, nous dit l'historien local Louis Coquoz, l'abbé de Saint-Maurice dut plusieurs fois rendre des arrêtés sévères mettant au ban ces rochers et précipices, qui faisaient des victimes chez les hardis faneurs. Une femme nous racontait l'autre année que, dans son jeune temps, quand elle « allait aussi au foin sauvage », elle en recueillait tous les mois de l'année.

Vous entretenir de la vie trop dure des paysannes de chacune de nos vallées, avec leurs particularités locales, des femmes de

ouvert aux femmes la profession de notaire, leur ouvre maintenant celle de greffier. Nous souhaitons qu'elle ne s'en tienne pas là: ne dit-on pas, d'ailleurs, que toutes les bonnes choses vont par trois!

### Les femmes bourgmestres en Hollande.

Après une bataille assez chaude, une victoire féministe vient d'être remportée à la Chambre hollandaise, qui a adopté par 45 voix contre 35 le projet de loi, défendu notamment par M<sup>lle</sup> Westermann, députée libérale, qui amende la loi communale de façon à permettre aux femmes l'accès aux fonctions de bourgmestre. Parmi les adversaires les plus acharnés de ce projet se trouvaient les membres du parti calviniste, auquel appartient le Dr. Heemskerk, dont les convictions antiféministes sont bien connues de toutes celles qui ont suivi en mars dernier les travaux de la Conférence de Codification de Droit International.

Il est d'ailleurs assez piquant de constater que la voisine de la Hollande, la Belgique, a admis depuis plusieurs années déjà le droit des femmes à remplir les fonctions de bourgmestre, et que cette mesure a donné d'excellents résultats pratiques.

### Disciple de Ghandi.

Nous voulons parler ici de M<sup>me</sup> Sarojini Naidu, la poétesse que beaucoup d'entre nous ont entendue et rencontrée à des Congrès internationaux, et qui une fois Ghandi arrêté a pris immédiatement sa place à la tête du mouvement nationaliste hindou. Les paroles toujours admirablement poétiques, mais très enflammées de Sarojini Naidu, ne laissent d'ailleurs aucun doute sur son attitude quand le moment de lever l'étendard serait venu, et depuis plusieurs années, elle avait renoncé à tout travail féministe pour pouvoir mieux se consacrer à l'œuvre de Ghandi.

### Une inauguration.

Une fort intéressante cérémonie vient d'avoir lieu à Genève le 20 juin, à l'occasion de l'installation à Genève du Bureau international de l'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes filles (Y. W. C. A.). Comme tant d'autres, ce Bureau installé à Londres a jugé nécessaire de se transporter, non seulement à proximité de la S. d. N. et du B. I. T., mais encore dans un centre toujours plus fréquenté de vie internationale toujours plus intense, et notre journal, que ne laisse indifférent aucune manifestation de vie internationale féminine, est heureux de lui souhaiter la plus cordiale bienvenue dans sa propre ville.

Ce nouveau Bureau est fort bien situé dans l'appartement, bien connu de nombre d'entre nous, qu'occupait jusqu'à sa mort, M<sup>lle</sup> Alice Favre, présidente de la Croix-Rouge genevoise, et qui a déjà par conséquent son histoire féminine. Le cachet tout particulier des vastes pièces de style ancien est encore rehaussé par les meubles et les menus objets venus en cadeau des différentes parties du monde; l'assistance était nombreuse, du fait surtout que le

Salvan, portant le *paillet*, des femmes d'Isérables revenant du vignoble harassées de fatigue et gravissant les raides zigzags du sentier qui conduit au village, tout cela nous entraînerait vraiment trop loin. Sous des aspects divers, la vie de la femme de nos régions alpestres est, à quelques détails près, assez uniforme dans l'ensemble. Intelligente, certes la paysanne du Valais l'est sans conteste, qu'on la rencontre au vignoble où elle est descendue, ou surveillant ses troupeaux au mayen. Mais les préoccupations matérielles trop intenses étouffent l'intellectualité dans la famille. Nous croyons pouvoir déclarer cependant que dans nos jeunes villages, où les jeunes gens, se désintéressant naturellement des travaux d'intérieur, ont au fond plus de loisirs que les jeunes filles, ce sont en général celles-ci qui font preuve de plus de goût, non seulement artistique, mais, dirais-je, littéraire.

... Avant de finir, je voudrais encore attirer l'attention sur les diverses tentatives qui ont été faites pour introduire chez nous du travail de fabrique à domicile: travaux de pierristes, de brodeuses, de tisseuses de soie, tous métiers éphémères ou intermittents. Ou bien le travail manque quand l'ouvrière s'est installée, avec certains frais, assez lourds pour elle; ou bien elle n'y gagne pas « l'eau qu'elle boit », comme on dit vulgairement. Peut-être en est-il de ces ouvrières qui, attendant leur travail des fabriques de Saint-Gall ou d'ailleurs, ne se tirent pas mieux d'affaire, tout compte fait, que les femmes d'autrefois, obviant au chômage hivernal en s'en allant dans les villages de la plaine avec leur rouet, pour gagner 15 à 20 centimes par jour, plus la soupe maigre et